

ENTRETIENS DU MUSÉE GADAGNE LES TEMPS ET LES RYTHMES URBAINS DE LA VILLE

Lundi 2 décembre 2002

"Temps urbains et pratiques culturelles"

Philippe Chadoir

Mon propos est celui d'un sociologue, aménageur, doublement impliqué dans les champs de la culture et de l'espace public.

Intervenir en dernier rang, notamment après des participants qui ont pu évoquer la question qui est la mienne : « temps urbains et pratiques culturelles et festives », tant sur le plan historique que sur le versant ethnologique, me « coupe » quelque peu l'herbe sous les pieds si je ne veux pas être trop dans la redondance.

Néanmoins, je vais essayer de vous proposer une triple lecture, que j'espère contemporaine, de ces questions.

Le premier axe que je souhaite explorer est celui du questionnement de ce qui semble être un présupposé de cette journée, à savoir comment s'articulerait une dimension individuelle de « l'habiter » à une temporalité sociale, collective et politique de « l'aménager » et du « communiquer ».

C'est, bien sûr, le thème central, et je ne peux m'empêcher de constater que s'y affirme le renvoi des pratiques individuelles à la seule logique stable et pérenne de « l'habiter ». C'est donc une question que je souhaite d'abord mettre en débat.

Précisément parce que la stabilité résidentielle, les mécanismes reproductifs de la quotidienneté, ne sont pas les seuls regards que nous pouvons porter sur le corps social, il me semble alors que l'analyse des pratiques culturelles, festives, celle du loisir, doit être entreprise comme relevant également d'une rupture temporelle venant construire un temps discontinu tout aussi nécessaire que celui du quotidien, un temps qui aurait fortement à voir avec le symbolique.

Enfin, il est également important de tenter de dégager, à travers des systèmes d'opposition quasi sémiotiques, les modalités temporelles de ces pratiques culturelles, ludiques ou festives dans l'espace urbain et leur articulation à ce qui a été présenté comme temporalité sociale, collective et politique.

Un retour sur l'habiter et le pratiquer

Ce qui m'apparaît d'emblée dans la formulation initiale et répétée des thématiques de cette journée, c'est une profonde dissymétrie entre la saisie des pratiques individuelles et celle de leur dimension collective.

Il convient, en premier lieu, de se demander si l'Homme est réductible à sa seule dimension de « l'habiter » ? Doit-il seulement être renvoyé à une sorte de stabilité territoriale de la privacy ?

Du coup, est-ce que l'on ne s'empêche pas de le penser hors de ce qui constitue sa quotidienneté même si, dans le meilleur des cas, on envisage cette quotidienneté à travers des modalités cycliques. Cette question me paraît extrêmement contemporaine, même si elle n'est pas nouvelle pour autant. Au même titre qu'il est indispensable de saisir l'espace social dans sa double dimension de stabilité et de mobilité, la question temporelle est également, à mon sens, à définir comme articulation de la « durabilité », d'une part, et de l'éphémère, de l'accidentel, de l'autre. Autrement dit, il me semble nécessaire de construire la temporalité comme articulation d'un temps long et d'un temps ponctuel. Autrement dit, encore, mon intervention s'intéressera prioritairement à des temps discontinus, ceux de la « rupture ».

Cette thématique de la rupture viendrait alors précisément s'inscrire dans la discontinuité des pratiques et non plus nécessairement uniquement dans « l'habiter ».

A partir de cette interrogation, ce que nous nous proposons d'aborder, c'est l'intégration d'un temps social au sein même des pratiques individuelles. Or, ce temps, au-delà des logiques répétitives de la reproduction, est également ancré dans ce qui ne fait pas quotidien, dans ce qui fait même rupture avec ce quotidien. De fait, au-delà de l'habiter, il nous faut parler de mobilité, mais également d'identité.

Le sens commun nous indique bien, à travers une formule - « sortir » -, en quoi les pratiques culturelles et festives, ainsi que celles du loisir, sont en opposition structurelle par rapport à d'autres pratiques qui sont souvent agrégées à celles du repli de la quotidienneté. À l'inverse, elles nous semblent introduire une dimension d'ouverture que peut produire un temps de l'exception.

Alors, clairement, on doit envisager également cette temporalité sous l'angle de la rupture, de la discontinuité et l'on doit bien reconnaître une coexistence de temporalités qui nous fait être social.

La fête, pour n'envisager qu'elle et en insistant sur sa dimension symbolique, me paraît exemplaire à cet égard.

En effet, la fête est aujourd'hui un objet où chacun projette sa mémoire et son imagination. Pour les uns, elle est nostalgie des rites et des symboles d'un monde et d'un temps perdu, un appel à l'unanimité, au consensus et aux célébrations collectives ; pour les autres, c'est l'attente d'une libération, un mode d'être spontané et participatif qui relève d'une quête de nouveaux rituels. Cette manière contemporaine d'envisager le temps festif s'inscrit tout à la fois dans une continuité avec la fête traditionnelle et en rupture avec un certain nombre de ses principes.

Quels que soient les niveaux de définition adoptés, on peut reconnaître à la fête traditionnelle quelques caractéristiques notables et surtout nécessairement coexistantes.

Elle est d'abord précisément inscrite dans un rythme temporel. La fête est toujours la fête de quelque chose. Mais cette inscription est aussi hors du temps : elle conjoint paradoxalement une continuité quotidienne rythmée par les ruptures d'une exception. A la maîtrise des corps pris dans un carcan normatif, la fête répond par une sorte de « dé-

chaînement» énergétique mais ponctuel. Dans cet éphémère se réaffirme le groupe social qui, tout en les mimant, instaure ses propres limites. L'inversion (la fête des fous) en est la figure extrême.

A l'inverse, la fête contemporaine devient souvent manifestation ou événement festif, ludique, qui rompt avec la dimension rituelle mais qui néanmoins définit un temps de la rupture.

De manifestation d'un rythme ample et mythique, elle fait aujourd'hui événement dans le quotidien. De la célébration d'un ordre, elle retient l'irruption d'une communauté éphémère. Un exemple frappant est celui de cette fête du 12 juillet 1998, lors de la finale de la Coupe du Monde de Football, survenant en tout lieu, dans l'instantané mondial du coup de sifflet final, où, comme par miracle résonnent en écho les mêmes chants de victoire, les mêmes mots, où semblent se gommer les diversités et les différences dans le partage d'une même fierté qui ne serait pas chauvinisme. Plus encore, cette fête est alors ponctuellement célébration de l'accueil, de l'ouverture au monde et à sa diversité, du partage à travers la différence. Ainsi, dans notre monde rationnel de l'efficacité, le symbolique fait de la résistance, nous revenant par des chemins détournés. Certains événements sont encore comme des exercices collectifs de transcendance à travers un rapport immédiat au public, le partage d'un instant et d'un espace, d'une émotion dont nous avons le désir souterrain, celui d'un «*désir de communauté*».

Les modalités temporelles des pratiques culturelles et ludiques.

En fait, quatre échelles temporelles nous paraissent se dégager quand on se penche sur les rythmes de la ville : celle du quotidien, celle de l'hebdomadaire, celle de la saisonnalité et celle de l'exception.

Les temporalités quotidiennes doivent d'abord, sous l'angle qui nous intéresse, être interrogées vis-à-vis de l'opposition entre jour et nuit.

Tous les travaux sur la « ville la nuit » mettent en évidence la coexistence de valeurs ludiques et d'une perception de la dangerosité ou du risque. Le temps nocturne est à la fois celui du non-travail (pour la majorité) et, de fait, celui d'un retour sur l'individualité mais également (pour certains cette fois) un temps de socialisation différent d'une autre socialité plus contrainte qui est celle du travail. Ce qui y est en jeu, c'est donc l'opposition (à risque) à une double norme sociale et individuelle (travailler et habiter).

Cette thématique de la « sortie » nocturne a, elle-même, ses rythmes hebdomadaires, à travers lesquels peut se lire la capacité que nous avons de composer entre norme et transgression (relative). Les fins de semaines sont des moments plus intenses, les lundis sont « creux », les jeudis sont souvent des moments privilégiés de fêtes étudiantes, avant le « retour » au bercail familial.

L'histoire du théâtre montre qu'à chaque jour correspond une sociologie du public particulière qui, souvent, fait écho à une stratégie de composition du répertoire (¹).

Les rythmes annuels et/ou saisonniers renvoient à une autre lecture. Les flux migratoires en sont une des composantes. Mais ces rythmes sont encore très largement conditionnés par la persistance de logiques rituelles et cycliques telles que celles impliquées par le temps du religieux.

¹ Olivier ZELLER, " L'intensification de la vie théâtrale à Lyon (1761-1788) ", dans *Cahiers d'histoire*, tome 42, 1997, n°2, pp. 193-216.

Sur les plans rituel, festif et/ou commémoratif impliqués par cette cyclicité, ces temps spécifiques nous font prendre conscience du temps, tout en étant paradoxalement « hors temps ». Ils assurent une fonction mémorielle et structurent l'identité collective dans une parenthèse temporelle et collective.

Le cercle familial implique, lui aussi, des temporalités d'exception, à travers les logiques anniversaires qui signifient, de la même manière, notre inscription, comme individu, dans une histoire collective.

Dans cet ensemble, et d'un point de vue plus prosaïque, des fêtes devenues collectives (et pourtant souvent artificiellement auto-proclamées), telles que la fête de la musique, viennent s'inscrire dans des calendriers souvent symboliques (²).

Au total, et même si cela est évoqué de manière lapidaire, nous souhaitons ici attirer l'attention sur l'apport des ethnologues qui, sans nécessairement le formuler de cette manière, mettent en lumière la profonde articulation entre nos pratiques courantes et leur fond symbolique. Ils le font, à notre sens, en révélant en quoi il n'est pas de normes sans exception, en quoi l'exception participe à la construction de la norme.

C'est pourquoi, s'agissant de temporalités urbaines, il nous paraît indispensable de relier en permanence (dans une perspective spatio-temporelle) quotidienneté et habiter, d'une part, éphémère et mobilité, d'autre part.

Philippe Chaudoir

Philippe Chaudoir, Sociologue-Urbaniste, Maître de Conférence à L'Institut d'Urbanisme de Lyon (Université Lyon 2 Lumière).

Membre de l'UMR CNRS 5600 **Ville et Société**.

Membre du Comité pédagogique du Master de l'ARSEC/Lyon2

Président de « Lieux publics », Centre National de Création des Arts de la Rue

Expert sur le spectacle vivant auprès de la Direction régionale des affaires culturelles de la région Rhône-Alpes et pour le compte du Ministère de la Culture (DMDTS).

Ouvrages récents :

- «Distance / décalage. Intervention artistique et regard sociologique : une impossible alliance ?», contribution à un ouvrage collectif «Pour une sociologie de la forme», Nadir Marouf (dir), cahiers du CEFRESS, L'Harmattan, Mars 2000.
- «Discours et figures de l'espace public à travers les arts de la rue - La Ville en scènes», Editions L'Harmattan, Avril 2000.

Articles récents :

- «L'interpellation dans les arts de la rue», Espaces et Sociétés n° 90-91, 1998.
- «Arts en friches», in Rue de la Folie n° 4, revue de Hors les Murs, Association nationale pour la promotion et le développement des arts de la rue et de la piste, Avril 1999.
- «Pratiques émergentes dans l'espace public et politiques culturelles», L'Observatoire n°22, Observatoire des Politiques Culturelles, Grenoble, Janvier 2002.
- «Spectacles, fêtes et son urbain», Revue Géocarrefour, 2004
- «Théâtre de rue et espace public», Revue Pierre d'angle, 2004

² Dans ce cas, le solstice d'été. Manière, sans doute plus urbaine, de célébrer la fête de la Saint-Jean.

Eléments bibliographiques

- ARGAN Giulio Carlo, «*L'histoire de l'art et la ville - Crise, Culture, Design*», Editions de la Passion, Paris, 1995, 224 p.
- AUGOYARD Jean-François, «*La compétence sociale du regard esthétique*». in *L'espace du Public. Les compétences du citoyen. Colloque d'Arc-et-Senans 1990*, Editions Recherches Plan Urbain, Paris, 1991.
- AUGUSTIN Jean-Pierre et LATOUCHE Daniel, *Lieux culturels et contextes de villes*, Bordeaux, Maison des sciences de l'homme d'Aquitaine, 209p., 1998.
- CHAUDOIR Philippe et OSTROWETSKY Sylvia, «*L'espace festif et son public. Villes Nouvelles - Villes Moyennes*», in les *Annales de la Recherche Urbaine* n°70,1996.
- CHAUDOIR Philippe, «*Discours et figures de l'espace public à travers les arts de la rue - La Ville en scènes*», Editions L'Harmattan, Avril 2000.
- Collectif, «*La Ville - De l'évènementiel au permanent*», Ecole régionale des Beaux-Arts de Rennes, n° 2, Rennes, 1994, 85 p.
- FORTIN Andrée (dir.), *Produire de la culture, produire l'identité?*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 2000.